

Oedipe court toujours...

François Duparc

Volume 19, Number 2, Fall 2010

Adieu Oedipe, bonjour Narcisse ? II

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000458ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000458ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

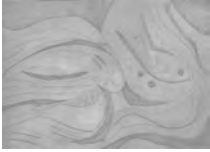
[Explore this journal](#)

Cite this article

Duparc, F. (2010). Oedipe court toujours.... *Filigrane*, 19(2), 59–72.
<https://doi.org/10.7202/1000458ar>

Article abstract

Contrairement à ce que pensent certains, l'Oedipe n'est pas dépassé, il a toujours cours pour les psychanalystes d'aujourd'hui. D'abord parce que la légende d'Oedipe prise par Freud comme mythe organisateur central de la psyché, n'est pas l'histoire d'un névrosé « classique », mais celle d'un enfant victime d'une tentative d'infanticide, puis traumatisé par un abandon, une adoption, et qui agit tous les fantasmes originaires (meurtre du père, séduction, retour incestueux au ventre maternel, castration) au lieu de les rêver, comme le font nos états-limites d'aujourd'hui. Ensuite parce que la psychanalyse, notre discipline, située au coeur des sciences humaines, entre biologie et anthropologie, peut élargir l'Oedipe à d'autres modèles anthropologiques que celui des familles patriarcales de la culture de Freud. Elle le peut en utilisant les composants primaires de l'Oedipe, les fantasmes originaires organisateurs qui le constituent et sous-tendent les formes et les pathologies collectives de notre civilisation actuelle (immigrations traumatiques, familles et parentalités précaires ou atypiques, toxicomanies, etc.). Celles-ci se retrouvent toutes incarnées dans les cas difficiles de notre temps, aux limites de la cure classique, voire au-delà de ses possibilités, si sa technique, comme sa métapsychologie, ne sont pas étendue dans des directions déjà pressenties par Freud lui-même. Tel est le défi que nous avons à relever, tandis qu'Oedipe, fuyant son malaise familial, « court toujours » d'Athènes à Thèbes, puis à Colone, et au-delà.



Œdipe court toujours...

François Duparc

Contrairement à ce que pensent certains, l'Œdipe n'est pas dépassé, il a toujours cours pour les analystes d'aujourd'hui. D'abord parce que la légende d'Œdipe prise par Freud comme mythe organisateur central de la psyché, n'est pas l'histoire d'un névrosé « classique », mais celle d'un enfant victime d'une tentative d'infanticide, puis traumatisé par un abandon, une adoption, et qui agit tous les fantasmes originaires (meurtre du père, séduction, retour incestueux au ventre maternel, castration) au lieu de les rêver, comme le font nos états-limites d'aujourd'hui. Ensuite parce que la psychanalyse, notre discipline, située au coeur des sciences humaines, entre biologie et anthropologie, peut élargir l'Œdipe à d'autres modèles anthropologiques que celui des familles patriarcales de la culture de Freud. Elle le peut en utilisant les composants primaires de l'Œdipe, les fantasmes originaires organisateurs qui le constituent et sous-tendent les formes et les pathologies collectives de notre civilisation actuelle (immigrations traumatiques, familles et parentalités précaires ou atypiques, toxicomanies, etc.). Celles-ci se retrouvent toutes incarnées dans les cas difficiles de notre temps, aux limites de la cure classique, voire au-delà de ses possibilités, si sa technique, comme sa métapsychologie, ne sont pas étendue dans des directions déjà pressenties par Freud lui-même. Tel est le défi que nous avons à relever, tandis qu'Œdipe, fuyant son malaise familial, « court toujours » d'Athènes à Thèbes, puis à Colone, et au-delà.

1) Interroger le mythe d'Œdipe est de bon ton, et ce depuis toujours. Mais le « complexe » central de la psychanalyse n'est pas seulement un mythe, la mise en scène d'un roman familial typique pour un héros tragique – et Dieu sait que les héros tragiques ne manquent pas en notre temps de crise – ; il est surtout la mise en scène de concepts organisateurs centraux, les fantasmes originaires (c'est ainsi que Freud les concevait), au cœur de notre appareil psychique depuis ses origines biologiques, comme au centre de nos systèmes culturels et anthropologiques, ainsi que je vais tenter de le démontrer.

Pour moi en effet, la psychanalyse se situe incontestablement, en tous cas dans ma pratique, *entre biologie et anthropologie*, entre corps biologique et corps social : elle est aux sciences humaines ce que les mathématiques sont aux sciences de la matière : son cœur le plus actif, son moteur de recherche.

Cette place lui a longtemps été contestée, à l'intérieur même des sciences humaines, parfois du fait même de Freud et de son contre-transfert culturel, pour parler comme Georges Devereux, le premier, et longtemps le seul ethno-psychanalyste. L'universalité du complexe d'Œdipe a été mise en question par les découvertes des anthropologues sur les structures familiales dans les sociétés dites primitives, notamment matriarcales. On connaît la critique de l'Œdipe freudien par Malinowski,

observant les coutumes des indigènes des îles Tobriand. Dans ces familles, l'oncle maternel prenant la place du père, ce dernier se trouvait dégagé de toute rivalité avec ses fils. Le désir de meurtre du père n'y était donc pas si important, la liberté sexuelle y était plus grande, et l'interdit de l'inceste n'était pas porté par celui qui avait des rapports sexuels avec la mère, en tant que figure de l'autorité. L'autorité du père y était donc moins absolue.

De façon plus générale, c'est l'ensemble des systèmes matriarcaux qui fait problème. Ceux-ci ont sans doute précédé le patriarcat, mais ne sauraient constituer un système *inférieur* pour les anthropologues, qui réfutent l'évolutionnisme ou le paternalisme freudien : de Marcuse à Lévi-Strauss et plus récemment, jusqu'à Françoise Héritier (1996/2002) pour la place des femmes. Pourtant, dans ces systèmes, l'interdit paternel de l'inceste est seulement remplacé par un interdit incarné par l'oncle maternel, et la liberté sexuelle invoquée par Malinowski a été remise en question, elle aussi (Pulman, 2002).

Le problème, c'est que Freud n'a jamais cité les anthropologues qui n'étaient pas en faveur de ses hypothèses, et s'est limité à la culture judéo-germanique de son enfance. De ce fait, la psychanalyse a rencontré des limites dans son extension vers les mondes musulmans, africains, indiens ou japonais, dont les systèmes anthropologiques s'éloignent trop des traditions patriarcales exogamiques des pays occidentaux, et où l'idéal de l'individu libre et autonome s'efface devant la prééminence du groupe et la structure communautaire des familles. Un analyste japonais (Heisaku Kosawa), isolé dans son pays, a dû même substituer le « complexe d'Asaje » (meurtre de la mère) au complexe d'Œdipe pour faire accepter la psychanalyse, en adaptant la découverte freudienne aux traditions de son pays.

Au-delà de l'urgence des autres besoins vitaux, lesquels ont parfois, dans ces pays, semblé reléguer l'interrogation sur l'inconscient à une activité de riches, la diffusion de la psychanalyse a longtemps été freinée dans les états où la liberté individuelle ne constituait pas un idéal, et pouvait même paraître un peu suspecte de contestation envers les pouvoirs politiques autoritaires en place (face aux régimes militaires du Moyen-Orient ou d'Amérique du Sud, notamment). Le scientisme avoué de Freud et son opposition « totémique » à la pensée religieuse y ont sans doute aussi contribué.

2) Mais si ces interrogations n'ont pas totalement cessé, une *nouvelle question* se pose à la psychanalyse. Pourra-t-elle encore expliquer les conflits psychiques par le *complexe d'Œdipe*, dans un monde où la famille a éclaté, où le père a souvent disparu (en tout cas dans le rôle que Freud voulait lui donner), et où la liberté sexuelle semble avoir fait la peau du refoulement, pour y substituer une perversion polymorphe généralisée ? La question de l'héritage, au centre du désir de meurtre du père œdipien et de l'interdit de l'inceste qui s'en suit, semble avoir pris un sérieux coup de vieux, mettant à mal nos structures psychiques traditionnelles.

Même la scène primitive peut aujourd'hui être remplacée par des fécondations anonymes, ou in vitro. Comment le psychanalyste pourra-t-il répondre, lorsqu'un couple de patientes homosexuelles viendra le consulter – cela m'est arrivé – pour

éviter que le « fils » de leur couple, né par fécondation in vitro, n'ait d'autre choix que de devenir homosexuel ? Dans un colloque en Savoie, publié dans un livre paru récemment chez In Press (*Les nouvelles maternités*, 2009), Georges Frydman, Sylvie Faure-Pragier et d'autres collègues analystes se sont interrogés avec moi sur ces néo-familles, pour tenter de donner des réponses moins caricaturales que la supposition de principe d'un destin pathologique à quoi conduirait une obéissance freudienne trop intégriste (notamment chez certains adeptes de Lacan).

Parallèlement, on dit souvent que la psychanalyse des névroses semble devoir céder la place à celle des états-limites, pour lesquels la théorie freudienne et la cure classique sur le divan semblaient mal adaptées, et la formation classique des instituts de psychanalyse souvent inappropriée. Le modèle classique ne serait au fond qu'un modèle bourgeois un peu dépassé par la modernité et la « fin de l'histoire », comme on dit aujourd'hui, face à la mondialisation de la culture. D'où le thème de ce numéro : « Adieu Œdipe, bonjour Narcisse », qui sous-entend assez clairement que notre civilisation de l'actualité et de la transparence, nos familles éclatées et précaires construiraient davantage de petits narcisses aux enveloppes psychiques fragiles, que des bons névrosés freudiens.

Mais il faut relativiser : à l'époque de Freud déjà, les névroses étaient rares ou partielles, et la plupart de ses *Études sur l'hystérie*, ou de ses *Cinq psychanalyses* étaient en fait le plus souvent des états-limites, associant en proportions variables névrose, psychose, perversion et psychosomatique. De plus, nous n'avons pas l'apanage des crises de civilisation ou des pathologies collectives : l'invention de la psychanalyse s'est faite à une époque où justement une crise tragique de l'Europe et de l'Occident se préparait.

3) Lorsque Freud parle du *Malaise dans la culture*, il parle des différentes méthodes permettant à l'homme d'éviter la souffrance et de rechercher le bonheur. Ce faisant, il décrit les idéaux et les idéologies qui sont l'étiage culturel de notre psychisme individuel, conscient et surtout inconscient : le Surmoi collectif double le Surmoi individuel, et forme une sorte de peau psychique, une enveloppe, au sens où l'entendait Didier Anzieu, qui contribue à contenir notre Moi et nos pulsions. Il est le fruit de l'introjection des parents et de la famille, ainsi que des exigences du milieu social et des traditions, le tout transformé en une Loi protectrice parfois identifiée à un héros, à un leader, ou encore à la parole de Dieu. Mais le Surmoi se constituant à l'image du Surmoi des parents, il faut beaucoup du temps, au moins trois générations pour qu'il soit suffisamment élaboré, et qu'il ne se réduise pas à un Surmoi sadique armé d'idéologies despotiques. Dans les *Nouvelles conférences*, en 1933 (p. 94), Freud dit encore : « Dans les *idéologies du Surmoi* le passé continue à vivre ; la tradition de la race et du peuple ne cède que lentement la place au présent, aux modifications nouvelles. »

Pour une part, les idéaux collectifs nous protègent, nous évitent de développer des pathologies, des comportements violents ou pervers dans les moments de crise, de fragilité, de pertes objectales ou narcissiques. Mais lorsqu'ils échouent ou deviennent excessifs, ils laissent la scène publique à des idéologies qui nous fragilisent,

aboutissant à des pathologies de foule¹ rappelant la *horde sauvage* citée par Freud dans *Totem et tabou*.

Dans l'excès idéologique de la liberté, ce seront des comportements délinquants, toxicomanes ou des abus sexuels multiples. Dans l'excès communautariste du repli, à l'inverse, les bandes de jeunes vont céder la place à des sectes, des mouvements politiques ou religieux extrémistes, intolérants et dangereux, exacerbant eux-aussi toutes les pathologies individuelles (psychopathie, paranoïa). À chaque fois les pulsions, au lieu d'être inhibées par la sublimation, régressent à la pulsion de mort, sont projetées sur la scène du monde, et se transforment en pathologies ou en violences collectives.

Les souffrances collectives ont longtemps été négligées par les psychanalystes, même si Freud y voyait un enjeu majeur pour le développement à long terme de notre discipline. La famille, par contre, a fait davantage l'objet de réflexions de la part des praticiens actuels en France, depuis quelques années, qui ont été jusqu'à inventer des formes de psychanalyse familiales ou groupales.

Pour l'analyste en effet, c'est la famille qui constitue l'*aire intermédiaire* entre le Moi du sujet individuel avec son enveloppe surmoïque interne, et le Surmoi culturel de la société environnante avec ses idéologies plus ou moins prégnantes. Ce sont aussi les familles qui sont les plus atteintes par les idéologies tyranniques et rigides qui tentent de les remplacer, au risque d'être envahies par ces phénomènes collectifs. Les guerres, les régimes tyranniques ou les phénomènes de foules sauvages constituent à ce titre des traumatismes, qui atteignent l'équilibre familial, et la protection qu'il offre à ses membres.

De façon plus générale, face à la compression du temps, la passagèreté des temps modernes, cette idéologie de notre XXI^e siècle véhiculée par les médias et les moyens de communication rapides et mondialisés, les psychanalystes se sentent appelés à devenir *les gardiens du temps*. Mais de quel temps s'agit-il ?

Le temps des générations, le temps qu'il faut pour faire un être humain avec son histoire et son devenir, le temps nécessaire pour construire les structures de l'identité : tous ces temps, pour l'analyste, sont nécessaires à une construction psychique suffisamment bonne. Or celle-ci ne saurait s'élaborer de façon solitaire, entre l'individu et sa culture, ou la société qu'il habite. Pour le soutenir dans son accession au monde, la structure familiale, cette *aire intermédiaire*, lui est indispensable pour la construction de son roman familial, d'un Œdipe suffisamment bon, d'un Surmoi protecteur et d'un narcissisme bien tempéré.

4) Quels sont donc les *traumatismes familiaux* qui atteignent aujourd'hui notre culture, menaçant l'élaboration œdipienne (si on accepte provisoirement le modèle de l'Œdipe, à charge d'une remise à jour), et le développement psychique individuel vers des structures « suffisamment névrosées » (comme Winnicott parle de mères « suffisamment bonnes »), au profit de pathologies plus graves, tant individuelles que collectives ?

Les souffrances collectives sont assez simples à repérer : notamment les excès de la mondialisation : l'idéologie de la consommation et de la communication rapide et transparente ; le culte de la liberté poussée jusqu'à l'extrême (liberté sexuelle absolue,

refus des contraintes de solidarité) ; le goût du voyage et des sports de vitesse comme seuls modes de loisirs ; la difficulté d'affronter la question du temps à long terme, du sens et de la différence des générations. Sur un plan économique, on en a vu une conséquence dramatique avec la crise des subprimes américains, lorsque le désir de consommer sans frein a transformé les emprunts bancaires en pathologies addictives voisines des pathologies propres aux joueurs de casino ou sur internet. Je renvoie ceux que ces pathologies intéressent à mon livre « Les conduites à risques », suite d'un colloque en Savoie sur les accros de sensations extrêmes et les joueurs. On pourra également lire les écrits de Daniel Cohen sur la crise, et les travaux de ceux qui travaillent depuis peu sur l'anthropologie de la mondialisation : Marc Augé et Constantin von Barloewen par exemple.

À l'inverse, une tendance bureaucratique, en France, dans les administrations et les grandes entreprises, tente de réinstaurer un semblant de règles et d'autorité. L'autorité, très en déclin dans nos sociétés mues par l'idéologie de la liberté poussée à l'extrême et celle de l'autonomie à tout prix, était autrefois conçue comme un don, l'héritage de l'expérience des anciens. Face à la compression extrême de la temporalité et au culte de l'instant, l'autorité des parents a sérieusement souffert, dont le père en tous cas ne saurait être le seul garant. Le remplacement de l'autorité des parents par la bureaucratie, loin d'être un don, est un retrait, une caricature, une dictature inhumaine qui échoue en raison d'une prise en compte anonyme des problèmes, qui fait que les individus se sentent de plus en plus isolés, traités comme des numéros ou des chiffres dans des statistiques, et confrontés à leur solitude.

La solitude est l'autre grand problème de notre scène culturelle actuelle. En dehors de la « nouvelle solitude » des célibataires (titre d'un livre de M.F. Hirigoyen), dont souffrent de plus en plus d'individus, les médias ont découvert ce problème de façon extrême face à l'augmentation des suicides chez les jeunes, aux ravages des fortes canicules sur les personnes âgées laissées sans soin par leurs familles parties l'été en vacances, à la mise en danger d'enfants abandonnés dans des voitures en plein soleil, etc.

Ces « malaises dans la culture » (Freud) ont des conséquences importantes sur les familles, surtout les plus fragiles, puisqu'ils menacent leur étayage collectif, particulièrement précieux à l'adolescence, au moment où le jeune désire s'appuyer sur un groupe de contemporain pour remplacer le soutien familial : celui-ci était jusqu'à l'adolescence, même si dans les familles les plus fragiles, le rôle de l'école est très important bien avant l'adolescence. L'échec de l'élaboration symbolique de l'excitation et de la violence en sublimation culturelle aboutit à une soumission excessive aux idéologies du présent, ou à une projection délirante, une décharge dans la violence. La rupture trop rapide des liens familiaux ne facilite pas le difficile travail de deuil par rapport à l'environnement de l'enfance, et fait avorter le processus, produisant des *adolescences interminables*, une des pathologies fréquentes de notre temps. On observe en effet de plus en plus des adolescences ultra-précoces, ou qui se prolongent au contraire tard dans la vie adulte, ce qui fait que l'adolescence devient le nouveau paradigme du sujet moderne, menaçant sa maturité psychique.

a) Parmi les familles les plus fragiles se situent évidemment pour une part *les familles d'immigrés*, de façon variable selon la culture d'origine, le niveau socio-économique et les conditions de l'immigration. Il faut toutefois se garder des généralisations hâtives, un des pièges de l'anthropologie comme de la sociologie contemporaine. Le psychanalyste revendique une étude qui donne sa place à chaque famille selon son histoire, sur au moins trois générations, et ne se soumet pas au dicit trop « actuel » de l'origine géographique, de la langue, ou même la religion.

C'est un des travers de la mondialisation, comme des tentatives de réactions bureaucratiques ou même ethnopsychiatriques, parfois, que de parquer les immigrés dans leur origine géographique, alors qu'il y a bien plus de différences d'une famille à l'autre que d'un pays à l'autre, en règle générale : le psychanalyste doit respecter le *principe de diversité* dans son écoute, nous y reviendrons.

Les traumatismes engendrés par la coupure des liens avec la famille d'origine sont différents selon que l'immigration est choisie, ou imposée par des conditions socioéconomiques dramatiques. Même en dehors des cas de violences ou de tortures (l'Association Primo Levi, en France, s'occupe de ces cas dramatiques), l'absence de préparation accentue la coupure temporelle avec l'histoire familiale, et la difficulté à construire une néo-culture qui soit le résultat d'un mariage culturel choisi. Et de toute façon, il faut souvent y ajouter les humiliations et les sévices vécus pendant l'immigration elle-même.

Mais les causes ne sont pas toujours aussi dramatiques, et peuvent résulter d'un simple enfermement de la famille dans un pays où l'évolution sociale est bloquée. De ce fait, la séduction publicitaire des conditions de vie occidentales peut s'apparenter à une migration forcée. Enfin, même dans les cas les moins nombreux où la migration résulte d'un choix mûrement réfléchi, notamment entre pays développés, ou vers des pays moins favorisés, la migration peut être malgré tout un traumatisme lorsqu'elle résulte de la fuite d'un conflit familial, dissimulée sous des motifs apparemment rationnels.

Quoiqu'il en soit, pour le psychanalyste qui n'a aucune raison de discuter Freud sur ce point, toute la portée du traumatisme ne peut s'appréhender que dans l'après-coup, et celui-ci nécessite un temps beaucoup plus long que celui que considèrent les discours habituels sur l'immigration. Il faut tenir compte du transgénérationnel, une conquête importante de la psychanalyse française, qui lutte contre l'abrasion du temps des générations conforme aux idéologies actuelles. Les traumatismes liés à l'immigration ne se révèlent dans toute leur ampleur que dans l'après-coup d'une transmission transgénérationnelle, à l'occasion de nouveaux traumatismes survenus à la seconde, voire à la troisième génération des sujets ayant vécu la migration.

Ce n'est qu'en ce second temps qu'on pourra mesurer toute l'ampleur du trauma, et le conflit qu'il engendre avec l'histoire du sujet et le développement qui aurait été le sien s'il était resté dans son espace familial et culturel d'origine. Comme je le disais récemment dans un numéro de la revue *Dialogues* consacré à ce sujet, c'est à ce moment aussi que peut apparaître son rôle de révélateur pour la résilience du

sujet, sa capacité de s'adapter et même, suprême conquête, de s'avérer imprévisible. L'après-coup est une migration du traumatisme en un autre lieu, un autre environnement, un autre temps qui lui donne sens, l'aggrave ou le réduit. Certains sujets, au contraire du cliché habituel, vont développer des capacités prodigieuses de créativité et d'épanouissement psychique grâce à l'immigration.

Évidemment, ce ne sont pas les cas que rencontre l'analyste dans son cabinet, le plus souvent. Mais cela arrive pourtant : j'ai ainsi reçu de futurs psychanalystes, des professeurs d'universités ou des artistes qui venaient voir un psychanalyste, non parce qu'ils étaient « souffrants », mais pour améliorer une intégration déjà appréciable. À l'inverse, les cas pathologiques donnent une idée des facteurs les plus traumatiques qui concernent en général la différence entre les structures familiales dans la famille d'origine, et les structures familiales en France.

Dans mon livre *Le mal des idéologies*, j'avais cité ainsi l'exemple d'une jeune fille de famille musulmane venue me voir menacée d'exclusion et de rapatriement au Maroc (bien qu'elle n'y ait jamais vécu) pour avoir eu des relations avec son beau-frère en crise de couple avec sa soeur. Dans quelle mesure, à travers cet inceste, elle avait été utilisée pour resouder sa famille éclatée sous l'effet d'une immigration traumatique et de multiples divorces remontant à sa grand-mère ? C'est la question que je m'étais posée, réfléchissant à l'aspect communautaire endogame des familles musulmanes, désorganisées par l'immigration et le modèle français. Avait-elle ainsi inconsciemment servi un fantasme pathologique de retour au ventre groupal à travers l'inceste, caricaturant le mariage entre cousins propre aux structures endogamiques ? Cette famille avait compté par ailleurs deux jeunes hommes attirés par un mouvement terroriste proche d'Al Quaïda.

J'ai rencontré à nouveau une situation de ce genre récemment, avec une famille d'origine africaine, dont la fille, bien que née de mère catholique et d'un père français également chrétien, s'est convertie à l'Islam en réaction aux multiples séparations et séductions dont elle a souffert dans son enfance, passant sa vie entre avions et séparations – ses parents étant pilote et hôtesse de l'air. *Lost in translation*, pourrait-on dire en référence au film de Sofia Coppola. La séduction de la mondialisation et des voyages était entrée pour elle en collusion traumatique avec des abus sexuels et un viol collectif, l'incitant à revenir à un mode plus proche du mode anthropologique de la famille africaine de sa mère, qui avait déjà elle-même souffert de sa migration et d'un viol à l'adolescence.

La difficulté, avec ces patients, consiste à rester le garant d'un héritage familial transgénérationnel, remontant à trois générations au moins, en essayant de reconstruire la situation d'avant l'exil, et en se gardant d'un contre-transfert trop occidental, ou trop patriarcal « à la freudienne ». La reconstruction du temps d'avant la migration, ou des générations avant la déshérence sociale, est dans tous ces cas une nécessité pour lutter contre la culture du présent si nocif dans ces familles. De nombreux sociologues et ethnologues (citons Attias-Donfut, par exemple) ont noté que les familles qui réussissaient à garder un minimum de contact avec leur famille d'origine et à réaliser une sorte de mariage entre les deux cultures, celle d'origine et celle

du pays d'accueil, avaient bien moins de problèmes socio-psychologiques, de marginalité, d'exclusion sociale et de délinquance que les autres familles.

b) Mais il ne faut pas croire que seules les familles immigrées sont menacées par la mondialisation. Certaines familles d'immigrés s'adaptent mieux que ne le font les familles françaises éclatées ou figées, incapables d'accompagner ou de modérer les changements propres au temps de la mondialisation et de la nouvelle génération, dans laquelle ils ont du mal à reconnaître leurs « avatars », comme les explorateurs américains du film du même nom...

Je cite souvent cette phrase d'Amin Maalouf dans *Les identités meurtrières* (1998, 47) : « N'est-ce pas le propre de notre époque d'avoir fait de tous les hommes des migrants et des minoritaires ? Beaucoup ont quitté leur terre natale, et d'autres, sans l'avoir quittée, ne la reconnaissent plus. »

Les familles, même françaises de souche, sont menacées de nos jours de traumatismes multiples liés à la précarité, la mobilité, l'éclatement ou la dispersion géographique : emplois précaires, familles instables ou réduites à leur plus simple expression, gardes d'enfants alternées ou chaotiques. Ces menaces les poussent parfois vers des attitudes sectaires ou racistes qui accentuent le nouveau *Malaise dans la civilisation*, plus profond que la crise économique elle-même : une véritable crise des valeurs, nous laissant sous la menace de toutes les dérives idéologiques.

Je ne prendrai pas d'exemple dans ma clinique où pourtant ils abondent, mais juste au film récent de Nancy Meyers avec Meryl Streep : « Pas si simple », où l'on voit un couple de parents divorcés qui, scandale suprême, projette d'avoir à nouveau une liaison, alors qu'ils sont remariés. Les enfants, habitués à des parents disjonctés et solitaires, s'inquiètent de voir la génération des parents se transformer en adolescents à problèmes, au moment où eux-mêmes songeaient à faire couple de façon traditionnelle, c'est à dire à nouer un mariage précaire voué à un rapide divorce...

Mais on pourrait citer d'autres films plus dramatiques encore sur le thème des enfants adoptés, ou nés dans des familles monoparentales déchirées par des conflits et des ruptures à répétitions. J'ai dans ma clientèle beaucoup d'adolescents issus de ces problématiques, pour qui on a l'impression que tous les repères familiaux ont volé en éclat, ce qui les confronte gravement à des tentations de suicide, de passages à l'acte sexuels ultra-précoces (à douze ou treize ans) de toxicomanie, de délires ou de délinquance. De plus, nous l'avons vu, le modèle de l'adolescence diffuse, et se prolonge tard dans la vie adulte.

5) Nous nous trouvons face à une nouvelle question posée à la psychanalyse : *ces nouvelles familles*, d'une façon différente des familles communautaires ou matriarcales des anthropologues, *ne sont-elles pas une nouvelle contestation de l'Edipe*, un nouveau coup dur porté à l'appareil conceptuel freudien ? Saurons-nous, psychanalystes d'aujourd'hui, plusieurs générations après le traumatisme de la découverte freudienne pour le narcissisme de l'humanité, relever le défi ?

En ce qui me concerne, je ne crois pas que la construction œdipienne imaginée par Freud soit caduque, même si elle a besoin d'être repensée à la lumière des évolutions sociales et de l'anthropologie moderne. Mais cette dernière doit aussi se dégager

d'une forme structurale trop « mathématique » telle que la concevait Claude Lévi-Strauss, ou trop « linguistique », comme l'a longtemps envisagée Jacques Lacan, tous deux en opposition à l'évolutionnisme et à la vision hiérarchique de l'époque de Freud. La théorie de l'Œdipe, même si elle doit être revisitée, relativisée à la lumière des « complexes familiaux » et des fantasmes originaires, reste un vecteur indispensable à la construction de l'appareil fantasmatique du sujet, et pour la solidité de sa vie psychique, la seule garantie de pouvoir traverser les aléas et les crises de la civilisation.

Nous avons déjà eu un début de remise à jour de l'Œdipe avec les tentatives d'inclure l'environnement dans la structure psychique du sujet (notamment par Winnicott) : un environnement qui comprend, avant le langage, les racines familiales et culturelles de la psyché, mais qui comprend aussi le corps, depuis les techniques de holding précoce de l'enfant et les origines de la symbolisation. La « portance » maternelle et familiale, en effet, est étroitement liée à l'histoire des générations, aux dits et aux non-dits qui l'habitent, et constitue un héritage puissant, au même titre que l'héritage génétique qu'il permet de moduler avec d'importantes variations dès la naissance. Ainsi, la façon dont une mère accompagne ou non l'attraction de son enfant par le monde extérieur dès ses premiers mois, dont elle le porte, le nourrit, le nettoie, le protège des dangers, etc., est porteuse de toute une tradition culturelle et de rites, bien avant le langage et la constitution d'un sujet différencié.

Cette troisième topique, ou métapsychologie, comme je préfère l'appeler, est seule capable de rendre compte de ces sujets qui, du fait de leurs traumatismes précoces, ne sont pas complètement autonomes, indépendants du groupe familial. Leur moi dépend, pour contenir les pulsions et les angoisses, d'un étayage groupal, familial et idéal-mythique (ou idéologique). Les fonctionnements groupaux sont prédominants, mettant le sujet en résonance avec son entourage et les idéologies des leaders, dont il est dépendant faute d'un Surmoi œdipien interne bien élaboré et autonome. Le sujet freudien, sa capacité de constituer une monade – une vision parfois reprochée à Freud, notamment par Ferenczi ou par Winnicott – n'est pas encore construit, laissant la place à des indistinctions, des confusions groupales par identifications projectives à l'entourage, en particulier chez les éternels adolescents que nous avons évoqués dans notre culture actuelle.

Pour en revenir au mythe d'Œdipe, il me semble important de le définir de façon ouverte, en laissant toute sa place au principe de diversité des cultures, des organisations familiales et des romans familiaux de chacun. La meilleure façon d'y parvenir est de le concevoir comme la somme, en proportion variable, des *cinq fantasmes originaires* qui le constituent, en développant jusqu'au bout la pensée de Freud à ce sujet, à la lumière des avancées plus récentes de la psychanalyse.

Freud lui-même a décrit explicitement trois, puis quatre fantasmes originaires : *la séduction, la castration, la scène primitive* et plus tardivement (dans une note de *L'homme aux loups*) le désir incestueux de *retour au ventre maternel*, tout en indiquant qu'il y en avait peut-être plus. Il n'a pas fait du *meurtre cannibalique du père* de la horde primitive (ou des parents) un fantasme originaire, parce qu'il était pour lui « le » fantasme originaire, l'organisateur central qui tenait lieu à lui tout seul de

l'essentiel de l'Œdipe. Mais il est clair que c'est un fantasme originaire du fait de la nature de son héritage, à la fois phylogénétique et historique, pour Freud.

Bref, selon moi, l'Œdipe complet comprend cinq fantasmes originaires, dont la somme constitue l'Œdipe « normal ». Toutefois, dans le récit d'Œdipe, l'acte l'emporte sur le fantasme, et la névrose n'est pas aboutie : elle ne peut s'envisager qu'après élaboration de ses cinq fantasmes organisateurs, en après-coup de l'action tragique elle-même, lors de sa mise en scène mythique par le conteur, son élaboration en histoire ou en « roman familial ».

Ainsi, Œdipe est un enfant abandonné et adopté, un émigrant qui part loin de son pays et de ses parents, poussé sur la route par on ne sait quelle recherche. Il réussit à déjouer la séduction mortelle de la Sphinge en répondant à ses questions, ce qui lui vaudra de séduire son pays d'adoption et en particulier sa reine. Il réalise ainsi par des actes le *fantasme originaire de séduction*.

S'il tue Laios, c'est qu'il le prend pour un voleur, ne sachant pas qu'il est le roi son père qui avait tenté de l'éliminer par peur d'être puni des Dieux pour son passé pédophile. Pour Œdipe là encore, ce n'est pas un fantasme névrotique mais un agir qui lui fait s'approprier le pouvoir de son père et l'héritage de ses vrais parents, réalisant brutalement le *fantasme de meurtre cannibalique*.

Le devin Tirésias, célèbre pour son savoir sur le plaisir de l'homme et de la femme, lui révélera ses origines, la *scène primitive* qui l'a engendré malgré l'angoisse de castration et la tentative d'infanticide de son père. Apprenant qu'il est retourné dans le ventre maternel, qu'il a commis un inceste : c'est à dire qu'il s'est fixé de façon traumatique au *fantasme de retour au ventre maternel*, il va se crever les yeux et se priver de son pouvoir. Il se livre ainsi à la réalisation sacrificielle d'un *fantasme de castration* excessif, pour obéir à la Loi de la cité.

À cette lecture, nous voyons que les familles éclatées de nos jours peuvent parfaitement trouver leur modèle, au-delà du mythe, dans l'histoire agie d'Œdipe : on y retrouve un ménage dissocié, puis recomposé (Jocaste sans son époux, puis remariée avec Œdipe), un père absent, pédophile et meurtrier, un enfant collé incestueusement à sa mère, et des migrations sans fin pour fuir ses origines (comme Œdipe avant son arrivée à Colone)...

Mais au-delà des drames individuels, nous voyons que la façon dont les différentes cultures règlent la quête de la sexualité pour étendre la famille (la *séduction*), les rapports entre les époux (la *scène primitive*), la protection des enfants (en prolongement du *ventre maternel*), la fonction paternelle de l'interdit ou la séparation des sexes et des générations (la *castration*), l'héritage (le *meurtre cannibalique*), résulte de la dominance plus ou moins nette d'un des fantasmes sur les autres, selon les coutumes familiales et les styles anthropologiques.

Car ces fantasmes ne sont pas seulement des récits ou des mythes : ils sont présents, nous l'avons vu, dès la naissance de l'enfant, au cœur de la structure familiale et des rituels du maternage, du holding et des attitudes parentales autour de l'enfant. Selon leur niveau d'élaboration, ils peuvent faire l'objet de *récits* plus ou moins ancrés dans les idéaux culturels (le roman familial), donner naissance à des *symboles*

ou des imagos parentales (Freud avait défini les fantasmes originaires en réaction contre les symboles de Jung, trop déssexualisés, trop mythico-religieux), voire s'exprimer dans la « chanson de gestes » et la *motricité* mère/bébé, aux origines même de la pulsion qu'ils organisent.

Selon les cultures ou les familles, on peut assister à une légère dominance d'un fantasme sur les autres : par exemple, dans les pays dits autoritaires, selon la classification d'Emmanuel Todd (notamment les pays germaniques, Israël, la Chine), la transmission de l'héritage à l'aîné est un devoir qui fait que l'aîné dévore la plus grosse part de l'héritage familial, en un *meurtre cannibalique*. Dans les pays très exogames comme les pays anglophones, l'autonomie précoce des enfants, une sorte d'épreuve de *castration*, est très valorisée ; tandis que dans les systèmes communautaires endogames comme ceux des pays musulmans, c'est le groupe familial qui joue le rôle d'un *ventre maternel* ou d'un voile qui enferme et contient la *séduction*.

Tandis que les excès font les régimes ou les familles à tendances totalitaires, antidémocratiques, les familles et les sociétés les plus saines tentent plutôt de régler ces paramètres en les relativisant. Ainsi, selon les cultures et les idéologies dominantes, et surtout, selon les parcours historiques de chaque famille dans la singularité de ses traumatismes, tel ou tel fantasme de l'Œdipe peut dominer les autres. Mais lorsque la dominance est extrême, lorsqu'un fantasme peu élaboré cherche à écraser les autres (comme je l'ai décrit dans mon livre *Le mal des idéologies*), l'idéologie ainsi réalisée induit des pathologies individuelles ou collectives, des réactions ou des comportements aveugles et violents.

À condition d'en préserver toute la complexité, le modèle de l'Œdipe est donc loin d'être désuet, bien au contraire : il s'agit juste de rétablir l'équilibre entre ses fantasmes, y compris à l'intérieur de la théorie freudienne de l'Œdipe, comme nous l'avons vu.

6) Sur le plan de *la pratique du psychanalyste, la métapsychologie de sa technique*, cela va avoir des conséquences importantes : ainsi, pour l'accueil des sujets ayant vécu des traumatismes culturels, notamment migratoires, il faudra savoir accueillir les familles comme faisant étroitement partie de l'appareil psychique du sujet, et veiller à ce qu'on pourrait appeler une sorte de psychanalyse familiale, sans laquelle toute action purement individuelle serait peine perdue. Certains partisans de l'ethnopsychanalyse ont d'ailleurs développé des *prises en charge de groupe*, avec un traducteur, voire un thérapeute du lieu d'origine, très efficaces pour l'accueil des familles de migrants (Marie-Rose Moro, par exemple). Dans la lignée de Didier Anzieu, des associations de *psychanalyse groupale et familiale* ont été créées. D'autres analystes utiliseront préférentiellement pour ce type de sujets le *psychodrame*.

Mais il est aussi possible de développer, si l'on veut éviter les excès d'un « cultu-ralisme » à l'américaine, une *approche analytique individuelle* qui tienne compte du groupe familial, n'hésitant pas à recevoir les parents d'un enfant, d'un adolescent ou des couples, aussi longtemps que le travail de séparation psychique, d'élaboration d'une enveloppe psychique autonome non comportementale ou idéologique rend toute prise en charge individuelle dénuée de sens.

Ceci permet, par exemple, de ne pas trop vite séparer la prise en charge d'un enfant ou d'un adolescent de celle de ses parents, voire des grands-parents ou de la famille, ce qui n'était pas la coutume des analystes d'enfant, classiquement. Et même lorsqu'on reçoit un sujet isolé, il est très différent pour lui d'être entendu par quelqu'un qui est à l'écoute des souffrances de sa famille, de ses proches, ou même de son groupe culturel, par un analyste attentif aux *transferts latéraux* qu'il ne peut manquer de faire, comme à son propre *contre-transfert culturel*, au sens où l'entendait Devereux.

Si on pense aux sujets éclatés, sans enveloppe psychique, coupés de leur histoire par de nombreuses séparations et de multiples étayages sur des objets instables, ayant besoin de reprendre leur évolution en régressant aux stades précoces du holding maternel et familial, d'autres techniques peuvent s'avérer nécessaires. Par exemple, la *relaxation psychanalytique*, une technique corporelle qui permet au psychanalyste d'accompagner le patient à des niveaux de régression prélangagiers. Ici, les techniques du maternage l'emportent sur l'approche culturelle, sauf pour l'aspect moteur du rituel : on touche aux racines corporelles de la symbolique, au niveau gestuel des fantasmes – ce qu'Anzieu a nommé le niveau des signifiants formels, et que j'appelle les formes motrices de nos fantasmes originaires.

Un autre impératif, avec ces sujets, est de veiller à la *reconstruction de l'histoire* qui, pour ne pas singer le réalisme d'une enquête « policière » traumatisante pour eux ou pour l'entourage, doit s'appuyer sur les « constructions » de l'analyste. Pour cela, il faut que celui-ci s'efforce de s'approprier un minimum de la culture d'origine du patient et des figures mythiques de son histoire familiale. C'est pourquoi il me paraît si important qu'un analyste recevant un sujet migrant soit capable de s'imprégner de la culture de son patient, de faire un travail de recherche pour connaître ses grands traits, notamment les rituels familiaux, afin qu'ils lui soient familiers et qu'ils puissent nuancer son contre-transfert familial personnel.

François Duparc

14 rue de la Poste, Annecy 74000 FRANCE
dr.francois.duparc@wanadoo.fr

Notes

1. Les sociétés aussi peuvent présenter des « pathologies », au sens d'une souffrance, et non d'un mal biologique ; le mot « pathos », d'origine grecque, signifie souffrance, et Freud l'emploie dans ses travaux sur la psychologie des masses, ainsi que le mot « névrose ». Il a même espéré que les psychanalystes se pencheraient sur ces pathologies collectives. Ainsi dans *Malaise dans la civilisation* (1929), après un rapide passage en revue des idéologies communistes et américaines de son époque, il dit : « Si l'évolution de la civilisation présente de telles ressemblances avec celle de l'individu, ne serait-on pas autorisés à porter le diagnostic suivant : la plupart des civilisations ou des époques culturelles ne sont-elles pas devenues « névrosées » sous l'influence des efforts de la civilisation même ? [...] Certes, le diagnostic des névroses collectives se heurte à une difficulté particulière. Dans le cas de la névrose individuelle, le premier point de repère est le contraste entre le malade et son entourage familial considéré comme « normal ». Pareille toile de fond nous fait défaut dans le cas d'une maladie individuelle [...] Quant à l'application thérapeutique de nos connaissances [...] qui aurait l'autorité nécessaire pour imposer à la collectivité la thérapeutique voulue ? En dépit de toutes ces

difficultés, on peut s'attendre à ce qu'un jour quelqu'un s'enhardisse à entreprendre dans ce sens la pathologie des sociétés civilisées.» (trad. franç. PUF 1971, p.105-106). C'est le thème de mon livre *Le mal des idéologies*, paru aux PUF en 2004, qui a été discuté sur le site internet *Psychanalyse dans la cité* de la Société psychanalytique de Paris (2005) par D. Schilton : « Doit-on et peut-on psychanalyser le malaise dans la civilisation ? »

Références

- AGACINSKI, S., 2000, *Le passeur de temps, modernité et nostalgie*, Seuil, Paris.
- ANZIEU, D., 1985, *Le moi-peau*, Dunod, Paris.
- ATTIAS-DONFUT, C., 1995, *Les solidarités entre générations : vieillesse, famille, état*, Nathan, Paris.
- BESSIS, R., 2004, *Dialogue avec Marc Augé, autour d'une anthropologie de la mondialisation*, L'Harmattan, Paris.
- BERGERET, J., 2006, *Anthropologie du fœtus*, Dunod, Paris.
- COHEN, D., 2009, *La prospérité du vice, introduction inquiète à l'économie*, Albin Michel, Paris.
- DEVEREUX, G., 1970, *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Gallimard, Paris.
- DIATKINE, G., 2000, Le surmoi culturel, *Revue française de psychanalyse*, 64, 5, 1523-1588.
- DUPARC, F., 1998, Les fantasmes originaires, in *L'élaboration en psychanalyse*, L'Esprit du temps, Bordeaux.
- DUPARC, F., 2003, Le père chez Winnicott (est-il suffisamment bon ?), in *Le père, figures et réalité*, L'Esprit du Temps, Bordeaux.
- DUPARC, F., 2004, *Le mal des idéologies*, PUF, Paris.
- DUPARC, F., 2005, Pouvons-nous et devons-nous analyser le malaise dans la civilisation ?, Perspectives, Société Psychanalytique de Paris, <http://www.spp.asso.fr/Main/Perspectives/Items/6.htm>.
- DUPARC, F., 2006, La métapsychologie du jeu, du cauchemar, et de l'identification projective, *Revue française de psychanalyse*, 70, 5, 1559-1567.
- DUPARC, F., 2007, Des fantasmes originaires à l'Œdipe et des théories sexuelles infantiles aux origines infantiles du discours, in G. Cabrol, F. Nayrou, et H. Parat, éd., *Actualité de l'Œdipe*, PUF, Paris, 165-182.
- DUPARC, F., 2008, De l'image à l'idéologie (conférence à Paris-Sorbonne), in M. Gagnebin, éd., *Les images limites*, Seyssel, Champ-Vallon, 132-147.
- DUPARC, F., 2008, Du père suffisamment bon, in D. Cupa, éd., *Image du père dans la culture contemporaine*, PUF, Paris, 321-330.
- DUPARC, F., 2008, La construction : du cadre au sens de l'histoire, *Revue française de psychanalyse*, 72, 5, 1429-1442.
- DUPARC, F., 2009, Traumatismes et migrations. Première partie : Temporalités des traumatismes et métapsychologie, *Dialogue*, 185, 15-28.
- DUPARC, F., 2010, Traumatismes et migrations. Seconde partie : Des souffrances identitaires au surmoi collectif, *Dialogue*, 186, 105-115.
- DUPARC, F., VASSEUR, C., 2006, *Les conduites à risque*, In Press, Paris.
- DUPARC, F., PICHON, M., 2009, *Les nouvelles maternités*, In Press, Paris.
- FREUD, S., 1913, *Totem et tabou*, Payot, Paris, 1965.
- FREUD, S., 1929, *Malaise dans la civilisation*, in *Le malaise dans la culture*, PUF, Paris, 2004.
- FREUD, S., 1933, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, Paris, 1984.
- FREUD, S., 1939, *L'Homme Moïse et le monothéisme*, Gallimard, Paris, 1986.
- JUILLERAT, B., 2001, L'atome de parenté est-il soluble dans la psychanalyse, *Topique*, 75, 81-104.
- HÉRITIER, F., 1996, *Masculin-Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris, 2002.
- HIRIGOYEN, M.-F., 2007, *Les nouvelles solitudes*, La Découverte, Paris.
- KOSAWA, H., 1932, Le complexe d'Asaje, in A. de Mijolla, éd., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Calmann-Lévy, Paris, 2002, 333.
- LIOGER, R., 1998, Freud, l'Anthropologie et les sociétés matrilineaires, *Le Portique*, 2, <http://leportique.revues.org/index338.html>.
- MAALOUF, A., 1998, *Les identités meurtrières*, Grasset, Paris.
- MALINOWSKI, B., 1932, *Les dynamiques de l'évolution culturelle*, Payot, Paris, 1970.

- MORO, M. R., 1994, *Parents en exil, psychopathologie et migrations*, PUF, Paris.
- PULMAN, B., 2002, *Anthropologie et psychanalyse : Malinowski contre Freud*, PUF, Paris.
- TODD, E., 1999, *La diversité du monde, famille et modernité*, Seuil, Paris.
- VON BARLOEWEN, C., 2003, *Anthropologie de la mondialisation, des Syrtes*, Paris.